

JALONS-SUR-ZONE

Le soleil breton était levé depuis environ une heure et ses rayons rasants commençaient à peine à éclairer l'arrière-salle de l'Angle saxon. Le répertoire complet de Michel Sardou au cor de chasse remplissait tout l'espace sonore, narguant le bruit des véhicules qui circulaient dans la rue adjacente. Le bar était encore plongé dans une légère obscurité déclinante, mais Olaf, le maître des lieux, s'agitait au milieu des tables en Formica. Il s'acharnait à effacer deux auréoles de Bordeaux supérieur qui s'obstinaient à exister sur le faux marbre d'un guéridon. Alors que, pour la quatorzième fois, il humectait son torchon d'une salive épaisse, O'Keefe daigna relever le menton du zinc en émettant un rot étouffé. Agacé par le vacarme matinal du tenancier viking, il soupira et se gratta le pectoral gauche. De l'autre main, il saisit sa pinte et avala d'un trait le reliquat d'Aquavit.

– Ho, beau blond, tu me servirais pas un requin ?

Olaf jeta son torchon sur l'épaule et revint vers le comptoir en heurtant une chaise de sa hanche généreuse.

– Un requin ? C'est quoi encore que cette histoire ? Demande-moi une feuille morte, une tomate, un perroquet, un clou rouillé et tout le toutim mais commence pas à me sortir les grands mots pélagiques ! C'est quoi un requin, d'abord ?

– Ben, c'est pas compliqué, c'est un grand Blanc, imbécile ! Quand on est un bistrotier convenable, on sait ça !

– T'as pas eu assez de ton Eau-de-vie ? Il est huit heures du mat', bordel !

– Qu'est-ce qui y a encore ? Je fais pas honneur à ta cambuse ?

– Je dis pas, t'as toujours été viril sur le guindal mais admet tout de même que t'es gueulard sur le « qui-pique », merde !

– C'est pas de la gourmandise, c'est un traitement, vieux con ! Remets pas ça sur le tapis, Olaf ! Tu sais bien que ça va bien au-delà de l'alcoolisme, c'est purement médical et une question de survie ! M'oblige pas à recauser du merdier, tu ferais que me mettre de travers...

O'Keefe replongea sa tête entre ses bras croisés contre le zinc et huma sa propre odeur corporelle, un mélange de belette décédée en plein cagnard depuis six jours et d'oignons pourris au fond d'un sac Super U. Seul l'alcool fort en grande quantité lui permettait d'éviter, pour le moment, le proche cousinage avec un atelier d'équarrissage.

Il moisissait sur pied depuis qu'Ah Puch, un dieu maya frayant avec la mort, l'avait Harponné quelques années plus tôt. Il laissa traîner ses yeux au-dessus du comptoir et s'intéressa à la décoration très personnelle du natif des Îles Féroé. Une plaquette couleur ardoise indiquait :

La maison ne fait plus crédit depuis que Jean Caisse a remplacé Marc Lemoi ©

Une autre pérerait avec panache :

L'abus de santé nuit gravement à l'alcool ©

O'Keefe sourit avec une pointe de tristesse et, avant de définitivement se lasser, il s'en envoya une dernière, celle qui collait le mieux à son état d'esprit habituel :

Je bois pour noyer mon chagrin mais, depuis le temps, il a appris à nager ©

– Tiens, un client ! grogna Olaf en coupant l'eau du robinet.

Lentement, un homme s'engouffra dans l'Angle saxon par la porte principale. Il portait une blouse grise Félix-Potin, un bob Pastilles Pullmol et des lunettes de soleil opaques. C'était un familier des deux acolytes, mais il avait la tête des jours sans, des yeux cernés et un teint un peu gris assorti à sa tenue du jour. Malgré tout, O'Keefe se réjouit de son arrivée et s'enquit de sa forme :

– Ben, qu'est-ce qui t'arrive, Marcel ? On dirait que tu viens de te faire licencier par un apprenti !

L'homme se hissa sur un tabouret bancal et se cacha le visage entre les mains.

– Déconne pas, O'Keefe : f'est pire !

O'Keefe ouvrit des yeux grands comme des fûts de tuba.

– Pire ? La vache, tu commences à me foutre les j'tons !

– Et il y a de quoi !

– Maintenant que tu me le dis, c'est vrai que je te trouve un peu pâlot !

– Pâlot ? Livide, ouais ! Complètement blafard ! répondit Marcel en posant un annulaire sur sa joue.

L'Irlandais fronça les sourcils et but six gorgées de Muscadet.

– T'es malade ?

– À ton avis, figure de peau de feffes ! V'ai l'air en bonne fanté, tu trouves ? vitupéra le pâlot en écartant les mains, aussi irrité qu'un chaton dans un lave-linge.

Devant l'évier, Olaf poursuivait sa vaisselle non sans laisser traîner une oreille attentive et compatissante. O'Keefe se pencha par-dessus le zinc, agrippa une bouteille de Château Revienzy, la décapsula avec les molaires et cracha le bouchon au loin.

– Calme-toi, vieux ! On va s'en jeter un derrière la cravate, tranquilles, détendus et sereins !

Marcel se tortilla sur sa chaise haute, gêné et soudain désespéré.

– Mais merde ! Écoute-moi, bon fang ! Fe matin, ve fors du plumard, comme d’habitude, ve vette un œil fur le miroir de la penderie et... paf ! Qu’est-fe que ve vois ? Ma tronfe ! Auffi blanfe que le voufflu d’une bénédicte !

Avec un début de sourire moqueur, O’Keefe essaya de dédramatiser.

– C’est peut-être pas grand-chose ! Hier soir, t’as du becqueter une bricole qu’est pas passée, c’est tout ! Pas de quoi fouetter un greffier, si ?

– Pas de quoi fouetter un greffier ? Attend : là-deffus, v’appelle ma rombière pour lui montrer ma gueule et voilà que ve me mets à fofoter ! À fofoter, vieux ! Comme fi v’avais des morfeaux de bidofe coinfés entre les quenottes, tu fitues ?

– Ouais, marche, marche !

– V’ouvre le bec pour virer la barbaque vênante et là, qu’est-fe que ve vois ? Mes ficots !

– Jusque-là, rien d’anormal ! C’est bien là qu’on rencontre les ratices, en général, non ?

– Attend ! Mes ficots... ils étaient taillés en pointe... et plus longs que d’habitude ! Ils fe font mis à pouffer dans la nuit ! Regarde-moi fa, le travail ! montra Marcel en levant le menton.

À l’aide de son pouce, l’Irlandais lui retroussa la lèvre supérieure et scruta ses dents, avec la précision d’un jockey qui s’enquiert de la santé d’un bourrin avant l’achat.

– La vache ! C’est vrai, t’as les canines, on dirait des crocs de hyène ! C’est impressionnant ! Ça te fait une sacrée mouille, je te le cache pas ! T’as vu, Olaf ?

– Ta gueule ! Là-deffus, ve me mets à grelotter ! Tu le crois, fa ? On est en plein mois de vuillet, il fait 30 degrés fous les flatanes et ve me caille les meules !

– T’as de la fièvre ?

– Bonne queftion ! Là-deffus, ve fope un thermomètre et ve me le carre dans le...

– Ouais, ça va, continue ! ventila O’Keefe avec ses mains pour s’épargner les détails.

– Au bout d’une minute, il m’indique 28 degrés Felfiuf ! 28 degrés Felfiuf, O’Keefe ! Y a un loup, non ?

– Ton thermomètre a dû déconner, t’emballe pas !

– Non, v’en ai effayé un autre : kif-kif ! V’ai effayé tous les orififes poffibles ! Le fion, la boufe, les oreilles, les narines, tout pareil : 28 degrés Felfiuf !

Olaf n’y tint plus et interrompit sa vaisselle. Il posa un verre à pied sur le rebord du zinc et leva la main.

– Je peux intervenir ?

O’Keefe se rembrunit et lâcha :

– T’occupe pas de ça, vieux, quand il s’agit de gamberger, t’es aussi épais qu’un supporter de l’OM ! T’es toubib, maintenant ?

– Non et toi non plus, d’ailleurs ! Je dis juste que ça m’évoque quelque chose, ce merdier... répondit le tenancier vexé.

O’Keefe gloussa désagréablement et secoua la tête.

– Ouais, oh, ça va, je vois de quoi tu veux causer !

Olaf agita rapidement l'index de droite à gauche en ouvrant une bouche comme un cloaque de dinde gravide.

– Non, non, t'y es pas ! Je veux pas jacter de l'emmerdement habituel, celui qu'on connaît bien, toi et moi ! Je dis juste que j'ai vu un truc tout pareil y a pas longtemps, à la télé !

– Ah bon ? Et c'est quoi, ton truc tout pareil ? Tu nous affranchis ? répondit O'Keefe d'une voix lasse.

Il quitta son tabouret pour s'affaler sur une chaise en bois. Elle grinça quatre fois sous son poids.

Enhardi, le Féroïen posa ses mains velues sur le comptoir, proposa son meilleur profil à un photographe imaginaire et annonça :

– J'ai vu ça dans une série américaine !

Son copain irlandais gloussa une nouvelle fois. Plus fort et plus ironique.

– Une série américaine... mon pauvre vieux ! T'as les boyaux de la tête qui se touchent ?

– Parfaitement ! Même que ça s'appelle *Vampire diarrhées* !

O'Keefe se pencha en avant et laissa ses bras pendre entre ses cuisses.

– Eh ben, ma poule, on n'est pas sortis des ronces... t'as d'autres suggestions ?

– Non, c'est la seule, murmura Olaf en reprenant ses ennuyeuses activités de patron de bar.

En voyant son vieux pote de route mortifié, O'Keefe se radoucit un peu et tenta de se racheter.

– Bon... c'était pas plutôt *New York, une idée spéciale* ? Ou *Unité spatiale*, je sais plus...

Le tenancier éructa :

– Non, je te dis ! C'est *Vampire diarrhées* et puis c'est tout ! Et je sais même ce qu'on pourrait essayer...

Marcel, qui se sentait un peu oublié, leur rappela son existence en agitant les bras dans tous les sens.

– Euh là, effayer quoi ? Hein ? Qu'est-ce que vous voulez effayer fur mon râble ?

– Rien, calme-toi, monsieur a ses acides, répondit sèchement le nauséabond, il fait son intéressant, comme d'habitude !

Il se leva et se rapprocha d'Olaf.

– Et... on peut connaître ton idée géniale ?

Olaf se renfrogna davantage, mais remplit une bouilloire d'eau et se dirigea vers l'arrière-cuisine.

– Je vais faire de la verveine : ça tente quelqu'un ?

Marcel se raidit.

– F'est qui, fe crétin ? Ve vais fans doute caner dans d'atrofes fouffranfes et lui, il va faire du thé ? Qu'est-ce qui m'arrive, vieux ? T'as pas une idée ?

– J'en sais rien, moi : je suis pas dentiste ! Par contre, je peux te prescrire un fond de Calva pour te réchauffer la couenne, qu'est-ce que t'en dis ? dit O'Keefe en sortant une flasque de sa poche-révolver.

Une voix égrillarde parvint de l'arrière-cuisine. Celle d'un Olaf contrarié :

– Dis donc, grand con, ça te plaît plus ce que la maison t'offre de bon cœur ?

– C'est pas ça ! C'est juste qu'avec ce que tu me sers, je mets plus que des sandales !

– Des sandales ? Mais pour quoi faire ?

– Ben, parce que, quand je pisse, ça me fait des trous dans les pompes !

– Pauv' con !

Marcel, de plus en plus mal à l'aise, refusa le Calva de poche et se mit à pleurer. Des larmes d'impuissance plus que de chagrin. Le Féroïen revint avec une tasse ébréchée pleine d'un liquide ambré et la tendit à Marcel le mécanicien.

– Tiens, Marcel, essaie ça !

– Qu'est-ce que f'est ? demanda-t-il, en reculant d'un mètre.

– C'est de la verveine, comme prévu ! Si ton emmerdement est bien ce que je crois, ça va te faire dégobiller recta ! Et fais-nous voir ta gorge, tant que t'y es !

– Ma gorge ? Mais pour quoi faire ?

O'Keefe se tapa contre le front avec la paume de sa main.

– Oh bon sang, je crois que je commence à entraver...

Marcel montra les poings.

– Comment fa, t'entraves ? Fa t'écorcherait la gueule de me mettre au vus ?

O'Keefe s'éloigna du mécanicien, à reculons, soudain apeuré.

– Dis-donc, Marcel, tu serais pas en train de te naturaliser Transylvanien, par hasard ?

– Un tranf, moi ? Allons, O'Keefe, refte poli, quand même !

– Les Carpates, ça t'évoque rien ? renchérit Olaf, l'air inquisiteur d'un Hercule Poirot au milieu d'un troupeau de bisons polonais.

– Un tranf à quatre pattes ? Arrêtez de m'infulter, les gars, f'est pas fportif, ve fuis pas venu pour fa ! Filez-moi un coup de main, merde ! Me laissez pas comme fa ! Ve comprend pas fe qui m'arrive, von dieu !

– Et bien... nous, on a très bien pigé et c'est largement suffisant, crois-moi bien !

– Ecfpliquez, alors !

– On va pas pouvoir t'aider, c'est pas dans nos cordes !

– F'est pas vrai, qu'est-ce que ve vais devenir ?

– J'en sais rien mais... si j'ai un conseil à te donner, c'est d'éviter le soleil autant que possible !

– Tu plaivantes ?

– Oh non, je suis très sérieux, tu risquerais de choper des coups de soleil ! Et le soleil, c'est pas bon du tout pour ce que t'as ! Et puis, dépêche-toi de négocier des horaires de nuit avec ton taulier parce que ça urge !

– Mais le père Viacommo n'acceptera vamaiss...

– Pas mon problème ! D'ailleurs, j'aimerais qu'on se voie un peu moins souvent, si tu vois ce que je veux dire...

– Quoi ? Tu me laisses tomber, alors ? F'est fa ?

– J'ai pas dit ça : c'est pas toi que je crains mais ton... changement !

– Mon fanvement ? Quel fanvement ? Ecfplique-moi, merde ! Me laiffe pas comme fa ! F'est contavieux ?

– Je peux rien faire, Marcel, je suis désolé ! À part, peut-être, te souhaiter bonne chance !

Marcel pleura encore et, avant de tourner les talons, vida en quatre gorgées et demie, la verveine d'Olaf. Les deux lascars le regardaient comme des touristes japonais dans une rue interlope d'Amsterdam. Ils attendaient une réaction mais rien ne vint. Le mécanicien s'essuya la bouche d'un revers de blouse et dit, avec l'air abruti d'un rouge-gorge qui couve un œuf de ptéranodon :

– Quoi ?

– Merde, c'est pas ça... murmura Olaf en retournant vers sa cuisine, la tête aussi basse qu'une lame de fond.

O'Keefe encaissa le résultat avec sa désinvolture habituelle, celle qui agaçait tout le monde, car elle n'était que la pathétique illustration de sa lâcheté légendaire.

Marcel resta là, sans bouger, sans rien dire. Il retira ses lunettes de soleil pour sécher ses larmes et O'Keefe vit ses yeux : ils avaient la couleur d'un bourbon sans glace. L'Irlandais se réinstalla au comptoir avec la détermination d'un alcoolique qui croit qu'un foie n'est qu'une vulgaire éponge remplaçable à l'envi.

– Dans la vie, il existe deux catégories d'hommes : ceux qui obéissent et ceux qui commandent ! Moi, j'appartiens aux deux catégories ! J'obéis toujours à mes instincts en commandant un autre godet ! Tavernier ? Un seau de Stout et fissa !

Olaf revint en trotinant comme une vieille dame arthritique et lança :

– J'ai plus de bière, faut que j'aille remplacer le fût !

Là-dessus, il se dirigea vers la cave et actionna la poignée ronde de la porte en contreplaqué blanc. Le son d'une cavalcade le fit brusquement se retourner et il eut juste le temps de croiser les yeux ambrés de Marcel ainsi que ses crocs soudain hostiles suintant une bave jaunâtre. Ce dernier se jeta sur lui en poussant des grognements vindicatifs et le fit basculer en arrière. Sous le poids du mécanicien, le Féroïen ne put que pousser une poignée de gémissements entrecoupés d'un ridicule et pitoyable « *Au secours !* » Marcel essayait de mordre la gorge rose du Scandinave, mais devant l'imprévisible résistance d'Olaf, ses mâchoires ne rencontraient que du vent à chacun de leurs assauts.

– O'Keefe ! Sors-moi de là, Bon Dieu ! O'KEEFE !

Marcel, entre deux attaques rapides mais stériles, grognait toujours la même phrase absconse :

– TON ESPRIT EST MAUVAIS ! TON ESPRIT EST MAUVAIS !

Ce n'est que lorsque son copain commença à faiblir, et à voir approcher les funestes canines de sa tendre carotide, qu'O'Keefe, pourtant tétanisé par sa couardise, se sentit

une pulsion héroïque. Il saisit le Minitel branché à proximité et l'écrasa de toutes ses calories sur la nuque de Marcel. Olaf put se dégager et se rua à quatre pattes vers l'abri relatif de son comptoir. Sonné, Marcel s'affala quelques secondes sur la tomette et se redressa aussitôt après, l'air hagard d'un koala qui sort péniblement d'une anesthésie.

– O'Keefe ? Qu'est-ce qui... m'arrive ?

L'Irlandais courut rejoindre Olaf derrière le bar. Le tenancier hurlait des « *C'est un vampire ! C'est un foutu vampire ! Je te l'avais dit, vieux ! C'est un bon dieu de bordel de merde de suceur de sang !* »

Sur ces mots, il ouvrit un vieux frigo inutilisé et en sortit une pétoire lourde comme une enclume. La bouche du tromblon était aussi large qu'une assiette à dessert et aussi rouillée que le paquebot France sur un chantier d'Alang. O'Keefe posa la main sur son bras pour tenter de l'arrêter.

– T'es gelé ou quoi ? C'est Marcel tout de même ! Et puis, tu vas tous nous faire péter la fiole avec ta guimbarde !

– Ta gueule, pétochard ! Je vais le ramener chez ses aïeux, l'agitateur de clé à pipe ! Au paradis des mécanos que je vais l'expulser, le Marcel !

– T'es con, merde ! Elles sont en argent tes balles, au moins ?

– En argent ? Mon cul, oui ! Il prendra du plomb dans le derche, comme tout le monde !

Il se hissa sur ses jambes engourdies et passa lentement la tête par-dessus le zinc. Devant lui, le spectacle d'un Marcel tétanisé, le visage inondé de larmes, lui serra le cœur. Comme si ses poumons avaient décidé de se rapprocher pour une étreinte obscène. Il se ravisa et se laissa tomber sur les fesses, toujours derrière le comptoir.

– J'ai pas la force, vieux ! Il me fait de la peine... on dirait qu'il regrette...

O'Keefe lui arracha l'espingle des mains et répondit :

– Si ça se trouve, il sait pas ce qu'il fait ! Il est possédé et puis c'est tout ! Comme nous, quoi !

– Comme nous ? Pas tout à fait, quand même ! Nous, on sait se tenir ! On n'essaie pas de becqueter les gens, nous !

O'Keefe ne répondit rien et se redressa à son tour. Effectivement, le mécanicien se tenait debout, les épaules secouées par les sanglots, comme un enfant qu'on aurait puni. L'Irlandais se leva complètement et saisit un cendrier Cinzano sur le zinc pour se défendre, mais devant l'inoffensivité du « vampire », il préféra le jeter au loin. Il eut à peine le temps de penser *merde* que Marcel se ramassa sur lui-même en une fraction de seconde et se rua à quatre pattes vers le point d'impact du cendrier. O'Keefe retourna en courant vers Olaf et plongea dans ses jambes. Ils entendirent tous les deux les crocs de Marcel se refermer sur l'objet en fer-blanc, puis un patinage de quelques secondes qui renversa quelques guéridons et une course inverse vers son point de départ.

– Bordel, Olaf, c'est pas un vampire ! On dirait un loup-garou, il rapporte les bricoles qu'on balance comme un foutu Labrador, MEEEEERDEEEUUUH !

– Bon, fini les grimaces ! Je vais chercher Mama Jérémiades et je la ramène à grands coups de tatanes dans le meilleur !

– Non, Olaf ! Un, ta Gitane indienne, c'est pas une voyante, c'est une trompette ; deux, je l'aime pas beaucoup mais Marcel risquerait de la grailler et toi y compris ; trois, merde à la fin !

– Bon... on attend qu'il roupille ? On se fait un 4.21 ?

Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes qui ressemblèrent à des semaines. Aucun d'entre eux ne s'avança à émettre ne serait-ce que la demi-queue d'un plan B. Ils étaient las et tendaient l'oreille en quête d'un bruit suspect en provenance du singulier Marcel. Rien ne se passa, aucun son ne leur parvint hormis quelques grognements instinctifs dictés par la peur.

Tout à coup, quelqu'un pénétra dans l'Angle saxon, suivi d'un autre, puis encore un autre. Les deux copains jetèrent un œil à l'unisson hors de leur cachette et virent entrer, dans le calme, une douzaine de jeunes gens qui s'installèrent tous sur une chaise avec l'insolence de leurs vertes années.

Le mécanicien aux dents longues les regarda s'approcher sans rien dire, sans bouger une phalange. O'Keefe donna un coup de coude à son compagnon.

– La vache, mon vieux, t'as jamais eu autant de clients d'un seul coup ! Tu vas faire ton beurre, aujourd'hui !

Olaf ne releva pas et sortit de derrière son comptoir par le côté le plus éloigné de Marcel. Il s'efforça de se composer une mine plus accueillante mais c'était raté.

– Et pour ces messieurs, qu'est-ce que ce sera ?

Les nouveaux arrivants semblaient allègrement sortir des codes de la mode actuelle. Hétéroclites, ils se ressemblaient pourtant tous avec leurs vêtements bon marché tout droit sortis des surplus militaires. Plusieurs d'entre eux avaient le crâne rasé avec une poignée de dreadlocks douteuses derrière la tête. Il y avait autant de femmes aux cheveux violets et filasse que d'hommes et O'Keefe pensait qu'on ne rencontrait ce genre d'individus que dans les *rave-parties*, à gesticuler comme des robots devant des enceintes de plusieurs milliers de watts. Ils avaient l'air de grands paumés façon altermondialistes pénibles, tantôt addicts aux substances chimiques, tantôt amateurs de quinoa et de tofu. Néanmoins, malgré son aversion pour la jeunesse bruyante et débauchée, il était ravi de constater qu'ils étaient plus arrogants qu'hostiles.

L'un d'eux se leva de sa chaise, montra Marcel du doigt et s'adressa aux autochtones du pub :

– Vous savez qui c'est, ce mec ?

Olaf bomba le torse et haussa le menton.

– C'est Marcel, notre pote ! On peut savoir qui le demande ?

– La Ligue Spartacus Omega, répondit le jeune homme en parka kaki, jean élimé et pull-over jaune.

– Nom de dieu, la Ligue Actarus Omega ! T’entends ça, ma poule ? Dis donc, petit, tu te payes nos mouilles ou tu frimes comme une bleusaille ? vociféra l’aubergiste scandinave en fermant un œil méfiant.

Le jeune débraillé sourit avec condescendance puis rit franchement en se tournant vers ses compagnons écolo-dégueulasses.

– Je frime pas, on est bien membres de la Ligue. On est venus pour lui, ajouta-t-il en désignant de la main le mécanicien qui ne grognait plus.

– Comment fa, pour moi ? Y a une couille dans le potave ? Vous êtes qui, en vrai ?

– Faut pas avoir peur, on veut simplement vous aider. On sait ce qui vous arrive et c’est pour ça qu’on est là.

O’Keefe, qui n’avait pas dit grand-chose jusque-là, crut bon de jouer le Setter qui débaroule dans un champ de cassis.

– Olaf, c’est pas toi qui causais toujours de ces gusses, comme quoi ils pouvaient aider les Harponnés comme nous à se débarrasser de l’Arrimage ? Soi-disant, ils ont des centres pour péter le lien qui unit un dieu à son Jalon ? C’est vrai ou c’est pas vrai ?

Le barman viking semblait fixer un point sur le mur d’en face quand il répondit :

– Ouais, ouais, j’ai dit ça mais... j’y ai jamais vraiment cru, au fond... je pensais que c’était encore des conneries de légendes, tu saisis ? Des endroits où on peut guérir de tout ce merdier mythologique, avoue que c’est comac, non ? Faut pouvoir l’envoyer sans se faire une ride, c’est moi qui te le dis !

– Et pourtant, c’est pas une légende, on existe vraiment, répondit le leader avec un brin de gentillesse.

O’Keefe se passa la main dans la barbe naissante, comme pour se convaincre que les élucubrations d’Olaf n’étaient peut-être pas si stupides que ça, finalement. Sa réflexion hautement philosophique fut interrompue par l’intrusion d’un client dans le bar. La porte s’ouvrit sur monsieur Marouflay. Lorsque ce dernier vit la foule, il referma la porte d’entrée et fit demi-tour avec deux fois plus de vélocité. O’Keefe ne put s’empêcher de faire un commentaire :

– Tiens, ton meilleur client de 10 h 15 vient de se faire la malle sans son blanc sec !

Olaf préféra avorter la saillie de son copain irlandais et resta concentré sur le problème qui les occupait à présent. Il questionna encore l’altermondialiste en chef :

– Et vous êtes au jus de tous ces emmerdements, vous ?

– Bien sûr ! On connaît la problématique : les dieux antiques qui reviennent en force pour reprendre leur place au cœur de l’Humanité. Pour ça, ils Harponnent, Arriment, Possèdent, etc. pour exister dans l’imaginaire collectif. Seulement, ce n’est jamais sans dommages collatéraux. Vous, par exemple, je sais, en décelant votre aura, que vous êtes Arrimé par un dieu maya. Je ne sais pas exactement lequel, il faudrait que je fasse des recherches plus poussées mais votre couleur rouge indique que le dieu qui vous a Harponné est Maya. Vous aussi, d’ailleurs, termina-t-il en posant sa main sur l’épaule d’O’Keefe.

Ce dernier se raidit et ajouta :

– N’empêche, Spartacus Omega, c’est pas crétin comme blase ? On dirait un nom de pokémon à la con !

Le jeune chef en parka militaire prit la parole :

– Spartacus, c’est pour illustrer la lutte, l’esclave qui s’élève contre son maître. Omega parce que c’est la dernière lettre de l’alphabet, par opposition avec Epsilon, de l’Enclave totalitaire, la multinationale qui laisse toute cette dictature mythologique exister et perdurer.

O’Keefe extirpa sa flasque de sa poche intérieure et but trois goulées de Calva. Il sortit ensuite un paquet de tabac de la poche arrière de son pantalon et entreprit de se rouler une cigarette. Il en profita pour réfléchir tout en se roulant une Old Holborn blonde. Il l’ajusta ensuite entre ses lèvres et lâcha avec un peu de morgue :

– L’Enclave Epsilon, on connaît, Olaf et moi, c’est les premiers connards qu’on a croisés quand nos dieux nous ont Harponnés. Vous étiez où, vous ? Parce que quand ça nous est tombé sur les costiches, la boule de pus, on aurait bien aimé être débarrassés de ça avant de passer des années à marnier pour un dieu qui nous obligeait à bricoler des trucs pas très ragoûtants ! On peut savoir ?

Le leader de la Ligue sourit avec compassion et sincérité.

– Je sais et je comprends votre mécontentement. Le problème, c’est que l’Enclave Epsilon a beaucoup plus de moyens que nous. Ils n’ont rien à envier à la NSA en matière de technologie. Nous, nous luttons contre eux avec nos modestes ressources mais on a du cœur, c’est déjà ça, et des résultats, aussi.

O’Keefe insista.

– Et Marcel dans tout ça ? C’est quoi le blème ?

Le jeune se rassit sur sa chaise qui grinça deux fois. Il fourra les mains dans ses poches et soupira.

– D’après son aura brune, Marcel vient d’être Harponné par un dieu Taïno.

Les deux compères encaissèrent l’information avec l’aplomb d’un paresseux qu’on vient de priver de toutes les branches horizontales de son arbre favori. Olaf se sentit en mesure de discuter sérieusement.

– Taïno ? C’est quoi encore que cette mouise ?

– C’est une religion antillaise qui date d’avant l’invasion des Conquistadores au XV^e siècle, poursuivit l’altermondialiste, votre ami a été Arrimé par Opiel Guabiron, le Gardien des Portes du Monde souterrain.

– Bordel, c’est pour ça qu’il m’a empêché de descendre à la cave ? s’écria Olaf, soudain ravi de comprendre quelque chose au laïus de l’écologiste, il gueulait que j’étais un esprit mauvais !

– C’est exact.

– Mais pourquoi ses chicots ont poussé ? Pourquoi il a essayé de me chiquer la couenne ? continua le Scandinave avec la naïveté d’un gosse qui découvre qu’une fille n’a pas les mêmes attributs que lui.

– Parce qu’il est en train de changer. Il empêche quiconque à l’esprit mauvais de descendre dans le monde souterrain. Et puis, ses dents, ses yeux, c’est parce qu’il devient Opiel Guabiron, mi-homme, mi-chien. Nous, on est là pour le libérer de l’entrave de ce dieu Taïno avant qu’il ne soit trop tard, avant qu’il ne soit entièrement Harponné et qu’on ne puisse plus rien faire pour l’aider.

O’Keefe acquiesça. Il commençait à comprendre pourquoi Marcel avait rapporté le cendrier : parce qu’il devenait mi-chien.

Marcel, justement, assistait à toute cette conversation, aussi élégant qu’un pigeon au milieu des condors. Il n’y comprenait pas grand-chose, mais s’efforçait de conserver une attitude désintéressée et lointaine. Comme si tout cela ne l’atteignait pas, ne le concernait pas, comme si cette discussion n’était qu’un banal arc-en-ciel dont on n’atteindrait jamais la base.

O’Keefe ne put retenir un rire narquois.

– Hey, les gars, sans déconner ! Je reconnais que vous avez l’air affranchis sur l’énorme merdier qui tombe sur notre pauvre Humanité mais, franchement, vous avez pas autre chose à foutre que de vous payer nos tronches avec le dernier modèle de chez Opel ? J’ai un peu l’impression de passer pour une truite, à mon âge avancé, auprès d’une bande de branleurs qui sniffent de la colle à vélo !

L’altermondialiste en parka leva les mains en l’air, comme s’il comprenait que son discours n’avait pas convaincu, comme à l’accoutumée. Il semblait rompu à ce genre de comportement et n’avait pas l’intention d’insister même s’il continuait de croire que Marcel les suivrait de bon gré pour se faire « Désarrimer ».

À ce moment-là, un fracas épouvantable emplit le bar. Des hommes en noir firent irruption dans l’Angle saxon avec force « *Go, go, go !* » et « *Extraction immédiate !* » Équipés de lampes frontales, de visées laser et de lunettes à vision infrarouge, ils se ruèrent vers Marcel sans faire cas de la foule alentour. D’ailleurs, les douze altermondialistes de la Ligue Spartacus Omega se dispersèrent vigoureusement comme un banc de harengs devant un dauphin affamé en hurlant « *L’Enclave Epsilon ! L’Enclave Epsilon !* » O’Keefe et Olaf retournèrent à leur cachette préférée, derrière le comptoir. Marcel n’opposa aucune résistance, quasi catatonique. Les six soldats de l’Enclave, casqués et Sig Sauer 543 collés aux pectoraux façon GIGN, lui saisirent les quatre membres et l’emportèrent vers l’extérieur. Le vacarme dura dix-huit secondes exactement. Ensuite, le silence retomba sur le bistrot, pesant et apaisant en même temps. Olaf sortit de son abri de fortune et inspecta les lieux pour s’assurer que rien ne manquait. La salle était vide, seul un guéridon gîtait encore légèrement de gauche à droite comme un dernier témoin de ce qui venait de se dérouler.

O’Keefe quitta à son tour l’arrière du bar et commenta à sa manière :

– Ben, mon vieux, ça secoue !

Olaf eut envie de répondre immédiatement mais préféra patienter. Il fit le tour de son bar, l’air hagard d’un panda qui découvre le pot-au-feu.

– Merde, alors... ils sont où, tous ?

O'Keefe monta sur un tabouret et réajusta sa vareuse. Il agrippa la bouteille de Château Revienzy et but directement au goulot.

– Ça, ma poule, c'est les guignols de l'Enclave Epsilon ! Tu devrais le savoir, on a tous affaire à eux quand on se fait Harponner ! Et, à mon avis, le Marcel, il va passer une plombe sans se faire rigoler la figure ! Au moins, il sera fixé... comme nous ! En tout cas, si tu permets... j'ai envie de lui dire « Bienvenue dans le cloaque des dieux ! »

Puis, il tira une dernière bouffée de sa cigarette et la jeta au loin, d'une simple pichenette.